

FRANCK LOZAC'H

SONNETS 78-84



Le Germe et la Semence

Encensée dans l'alcool

Encensée dans l'alcool qu'accusent nos chimères
Et vomissant son feu aux blafardes lueurs,
Son âme possédée supplie qu'une prière
Eclaire la mortelle et tremblante demeure.

Si veule et infectée de macabres lumières
Quand elle est appauvrie de pertes répétées,
Ne supplierait-elle pas la funèbre misère,
Repos lugubre et sceau de l'immortalité !

Un démon se souvient et exhausse ses vœux,
Vomit cyniquement la tentation divine,
Et arrache despote son cauchemar heureux.

Dans les blêmes ténèbres, au plus noir désespoir
Dans la prison humide, crispée de trances sanguines
L'âme violée se meurt un peu plus chaque soir !

De vaines méditations

De vaines méditations vouées à la parure,
Pour ce nuisible ouvrage, de virulentes paroles,
Disposées entre deux pages grises presque impures,
Et des semblants d'images lues comme des paraboles ;

Ô piteux de moi-même, tentatives perdues !
Que je hais les espoirs luxuriants de tes nuits !
À peines terminées et déjà délaissées,
Ces horribles fadeurs que ma chair a vomies !

Peut-être que demain, jour de lumière vécu,
Par ce fouillis de lettres, moi l'esclave enchaîné,
J'écrirai cette page maintes fois aperçue ?

Ignoble toi-même sur qui l'esprit se consume,
Qui fais de l'être indigne l'homme désespéré,
Feras-tu se mouvoir ardemment cette plume ?

Plaidoyer pour deux crânes

Par des liens soudés, par la honte prescrite,
C'est le deuil contracté sur les terres nuptiales,
La haine apparente vit dans les doigts crispés.

Avec ces faces macabres, de progressives vengeances,
L'indescriptible fièvre, puis des moments hagards.
C'est la mort qui sommeille déjà dans chaque esprit.

Le frottement constant de deux pieds qui se touchent
Glacés sous les draps noirs d'interminables nuits ;
Le geste cadencé, immuable des bouches,
C'est la perle suprême de l'entente infinie !

Oh ! Les démons intimes, les déplorables bêtes,
Qui sont assermentés par l'alliance jaunie,
Et ces cœurs enchaînés à ces atroces têtes !
Oh ! Les années terribles dans les bas-fonds d'un lit !

Si, flamboyant dans un tombeau

Si, flamboyant dans un tombeau, il survivra !
Car sa chair proclamée en l'or de ses cheveux
Telle la boueuse cascade qui jamais ne coula
Fit naître des soupirs que vénèrent les Dieux !

Dans l'immortelle flamme où nul sang n'eut brûlé,
Lui serpent replié au sein des braises chaudes,
C'est son démon qui ivre de désirs exaltés
Entame l'immonde peine quand lentement il rôde.

Point de plaisirs ! Espoirs honteux et transformés
En des principes frêles pour l'incroyable vie !
C'est le repos latent transparent ou changé !

Que tant d'autres s'indignent de la puissance du mal !
Mais cerclées d'apparat, elles superbes ou jaunies,
Elles conspirent vainement, ces tentations banales !

Soupir ancien

D'un soupir ancien naît l'indifférente gloire
Qui éclaire de l'ennui le plus pur diadème
D'hier. (Et l'on prétendrait mourir en ma mémoire
Un or épais et ocre dispendieux à l'extrême...)

Fustigé à l'écart, éloigné des disciples,
Je l'entends battre inexorablement en moi ! ...
Vaste écrin d'amertume aux facettes multiples,
Il fuit, meurt avorté sans l'ombre d'un émoi ! ...

Mais que demain traînant son horrible fardeau,
Pour l'éveil purifié resplendisse son nom !
Peut-être testament au bas autel des maux...

Ô le soleil de chair contemplant un vain drame,
Idole de toi-même marqué à l'unisson,
Seras-tu des substances faire couler une larme ?

Cérémonial

Grâce ! Voici venus les ans
Où teignant ta chevelure,
Je fis tomber suivant
L'éclat doré de ta parure,

Le cor fin, l'onde d'argent.
Et vaincu des découvertes
Alignées contre l'effort vacant
Fussent gloires très offertes ?

Nenni ! Par le plomb infusé,
Couleurs royales de l'ennui,
Pour le cœur, aux pieds jeté,

Rempart dans cette froidure,
C'était ! Eté engourdi
Casque sacré et impur !

Miroir

Accroché à des vasques d'or
Un divin dont j'ignore le prix,
S'émoustille dans de jeunes flores
À l'ombre d'un mets obscurci.

Et il obtient la floraison
Des pousses claires bercées au vent !
Rutile, ô belle pâmoison,
Car ton disciple déjà t'attend !

En l'heure aimée pourtant tu dors
Là dans mes bras, à l'infini ! ...
Et la subtile pensée d'éclore

Va, se dissipe sans bruissement ! ...
Elève donc son pur ami,
Au jeune jour encore tremblant !

Dédiant à la plus haute voix

Dédiant à la plus haute voix
Rêve béni du cristal fort ancien,
Je promis quand du macabre émoi,
S'estompa l'or saigné qui fut tien.

Quiconque s'il doit briller d'une faux
Où le givre blanchit comme l'espoir
Vrai taira le fustigeant tombeau
Plutôt que de bercer l'affreux nonchaloir.

J'obscurcis. Pourtant l'âme transformée
Pleure nuitamment l'âcre souvenir !
Si ce n'est le satin pour son plaisir,

Corrompu au vieux grimoire posé,
De cela vivifiant de soupirs,
Ce vent excédé se sent souffrir.

Volée aux traces de l'espérance I

Volée aux traces de l'espérance,
Par le suicide à effleurer,
S'en vient la décisive plainte,
Reflet de pourpre et incendiée.

Pour son final qu'il tue le jour !
L'esprit est vain de conviction,
Un chant d'amour ensanglanté,
Le luxe pur de sa raison !

Sur la source tarie, c'est l'heure
De vaincre l'histoire, nul ne sait,
Du dénouement furieux, demeure.

L'emblème visqueux pendu du mort.
Cette croulante fin dont dépend
La destinée est celle du corps.

Les catacombes

Dans les catacombes
Froides et grinceuses
Où des femmes affreuses
Emergent de chaque tombe,

Des lueurs blanchâtres
Faiblement éclairent
Les murs d'albâtre :
Un spectre mortuaire

Déambule et vacille
En ce lugubre monde.
Alors mes pas fébriles

Devant ces torches fugaces
Voient l'empreinte profonde
De mémorables traces ! ...

La transparence endormie

Comme d'une transparence endormie
Offerte au goût exquis des fleurs,
Une mémorable accalmie
S'élève par les premières lueurs.

Après une nuit de déluges
La gerbe sacrée, multicolore
S'apaise dans l'ombre d'un refuge
Et lentement, heureuse, dort ! ...

Ô lasse et promise au repos
Des Dieux qui contemplent ton âme,
Dors dans l'espoir des jours nouveaux,

Car la cruauté princière
Dont ouvertement ils se réclament
Ce soir, t'emportera encore aux enfers.

Les membres décharnés

Les membres décharnés, vomis sous les silences
Que la chambre lugubre a subi en dormant,
Et des voiles jaunis, perdus de transparence,
Univers trop sordide et pâmoison du temps !

Ils mêlent pourtant des corps, des âmes, des sens,
Des actions divines offertes chaque nuit !
Ils combattent des formes, jouissent de leur transe,
Et tombent agenouillés sur un cadran qui fuit !

Veules de béatitude dans leur macabre loi
Unissant des plaisirs sur des lèvres plissées,
Nous !, sans plus d'harmonie pour deux cœurs qui festoient !

Et des frayeurs étranges m'occupent tout à coup :
Ne sont-ce pas des spectres ou des esprits vidés,
Ces deux chairs qui s'écroulent dans la mansarde floue ?

Volée aux traces de l'espérance II

Volée aux traces de l'espérance
Par l'œuvre du suicide effleuré,
Ho ! L'ample et décisive plainte,
Reflet pourpre et incendié !

Du terme fatal, qu'il immole le jour !
Comme l'esprit vain de sa conviction
Semblable au chant diurne ensanglanté
Dans le luxe mat et la terne raison.

Liqueur sur la source tarie, c'est l'heure !
Car de vaincre l'histoire, nul ne s'entend.
Tel du dénouement furieux demeure

L'emblème visqueux pendu du mort.
Et cette croulante fin dont dépend
Le destin est celle hélas ! du corps.

Le serpent

Avec ses contorsions voulues en son lugubre
Déclin, c'est le serpent annelé jusqu'au cou
Orientant ses instincts vers moi-même insalubre,
Sur mon ventre pâmé, à l'instant le plus doux.

Et qui va comme une amertume sommeillait,
Transformer la nuisance prochaine de mes frayeurs,
Pareil au rarissime amant qui se penchait.

Des voiles, des langes clairs pour ces maux confus,
Et des accords parfaits entre nature, oublis,
Qui condamnent pourtant les plaisirs que l'on tue ! ...

Ho ! Le reptile immonde jouant entre ses mains
Parmi la blancheur troublante des autres pensées !
Par ton acte morose, il se perdrait des riens
Qui pleurent en leurs soupirs les saignantes aimées !

Ébauche d'une plainte

Enflammant les souvenirs lugubres et sanglants,
Rien en sa haute voix attachée à mon sort
Par son sublime amour, le pur commencement,
N'extirpera, ô bouche, un monstre sacré d'or !

L'insouciance sertie qui vole en ses demeures
Est prise, sœur charnelle de désirs obscurcis,
Elle usurpe et délasse aux forêts de ses nuits
Des floraisons diverses et noires pour que je meure ! ...

Toi, réelle douleur de mon âme, si la seule fin
Entame comme un fruit de plaisir mes faiblesses,
Pourquoi grandir ce feu intime jusqu'à demain ?

Jamais écho interne respiré par ce cœur
Ne pourra soulager ces soupirs de détresses !
Mais il est tard, déjà ! Prends l'horrible labeur !

Et de sa grâce éprise

Et de sa grâce éprise, la pureté divine
A usé en silence d'ombres destinées ! ...
La nuisance embaumée à ses beaux yeux soumise
Proclame la saveur des astres allégés.

Son infortune jouit, contemple l'oraison
Pareil à ce palais sublime en mon ivresse
Innée ! ... Le bruit rassemblé prolonge le son.
Jamais tant de fraîcheur, je ne veux que tu cesses ! ...

Mais l'onctuosité où plongent mes délices
Exulte des senteurs étranges... étonnantes ! ...
Qu'est-ce donc en ce lieu l'adorable caprice ?

Car hélas ! Vrai corps s'étend le bel amour,
Et dans la nuit obscure mes deux lèvres tremblantes
Te demandent en ma chair le fort sommeil du sourd.

Œil et regards

Des regards à l'écume grandie de transparence,
Qui refusent mornes et plats le sublime soupir !
Ils se perdent et s'enlacent dans de faibles carences,
Que d'anciens disciples usurpaient de désirs ! ...

Mais redorés par l'âcre saveur teinte des couches,
Tels de viles lueurs aux miracles d'été,
Ils se jouent de l'odieuse saveur des bouches,
Et confondent les gerbes finement exaltées !

Si proches de l'abîme qu'un seul soupir confond,
Ils pressentent la honte des râles et des sens !
Qui, sans miséricorde, veut effacer les dons ?

Pourquoi fuir au plus loin des ténèbres obscures
Les veines fécondées où coule le sang rouge ?
L'œil amer de terreur s'éloigne sans murmure ! ..

Ne veux-tu pas, mon âme

Ne veux-tu pas, mon âme, sur la couche béante
Comme un désir sans fin activer mon ardeur,
Respirer contre moi la sensation latente
Dont disposent la nuit les raretés du cœur ?

Dehors, tout est sinistre. Tout arbre semble mort.
Si ce n'était la brise tourmentée par ce vide,
Tout le peuple agonise et la foule s'endort.

Je n'aime point courir sur les murs de la ville,
Aspect trop délabré des cités reconstruites.
Le ventre s'y resserre à chaque instant fébrile !

Reste là dans mes bras. Oublions les douleurs
Qui couvrant nos orgasmes maintes fois avortés
Rappellent au masque noir la marque des splendeurs.

Sur l'onde délicate

Sur l'onde délicate où le plaisir sommeille,
Tu te plais, ô ingrate, à promulguer les jours.
Comme un jeu insolite sur les faces vermeilles,
Tu te joues en moi-même, infidèle toujours !

Cependant qu'une grave et impossible aurore
Fait courber ses extases dans les rougeurs du ciel,
Je te sais t'essayant, cherchant le nombre d'or
Envieuse à l'extrême de ses fruits immortels ! ...

Maudire contre ton sein les sueurs éternelles,
Les velours, les plaisirs qui condamnent mes pas,
Corrompre plus encore la terrible frayeur
Pour l'essence sublime, et changer nos ébats ?

Je ne pourrais hélas ! par ces exploits funèbres
Réchauffer dans ce cœur de froidure ou de gel
Les violettes bleues de mon spirituel.

